

The background of the cover is a photograph of a rural landscape. In the foreground, a large, dark tree with dense green foliage stands prominently. Behind it, a field of vibrant purple flowers, likely lavender, stretches across the middle ground. The background shows rolling hills or fields under a bright, slightly hazy sky, suggesting a warm, sunny day.

# Pierre Magnan

ROMAN

## Un grison d'Arcadie

**Denoël**

Extrait de la publication



# Un grison d'Arcadie

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Denoël*  
La Maison assassinée  
Les Courriers de la mort  
La Naine  
L'Amant du poivre d'âne  
Le Mystère de Séraphin Monge  
Pour saluer Giono  
Les Secrets de Laviolette  
Périple d'un cachalot  
La Folie Forcalquier  
Les Romans de ma Provence (album)  
L'Aube insolite

*Aux Éditions Gallimard*  
*Dans la collection Folio*  
Le Sang des Atrides, n° 2119  
Le Secret des Andrones, n° 1829  
Le Tombeau d'Hélios, n° 2210  
Les Charbonniers de la mort, n° 1906  
La Maison assassinée, n° 1659  
Les Courriers de la mort, n° 1986  
Le Mystère de Séraphin Monge, n° 2352  
Le Commissaire dans la truffière, n° 2223  
L'Amant du poivre d'âne, n° 2317  
Pour saluer Giono, n° 2448  
Les Secrets de Laviolette, n° 2521  
La Naine, n° 2585  
Périple d'un cachalot, n° 2722

*Aux Éditions Fayard*  
Les Enquêtes du commissaire Laviolette

*Aux Éditions du Chêne*  
Les Promenades de Jean Giono (album)

*Aux Éditions Alpes de Lumière*  
La Biasse de mon père

*à paraître :*  
Le parme sied à Laviolette (roman)  
Chronique d'un château hanté (roman)  
Moyen en tout (vie)

Pierre Magnan

Un grison  
d'Arcadie

Denoël

ROMAN

L'auteur s'est interrogé sur la légitimité des scènes érotiques qui émaillent la fin du roman. Il sait que, par elles, il va s'aliéner une partie de ses lecteurs habituels mais, étant donné la qualité particulière des personnages qui hantent ce récit, il était impossible de faire aboutir la péripétie par un autre truchement que par l'érotisme.

Sinon à quoi servirait-il que l'héroïne pleure en faisant l'amour et comment l'expliquer si elle ne le fait pas ?

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1999  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2.207.24826.7  
B 24826.0

Ferrante — J'écrivais : « bien meilleur et bien pire... » Car j'ai été bien meilleur et bien pire que le monde ne le peut savoir.

Montherlant, *La Reine morte*

*À mon cher ami, Maurice Brun,  
en souvenir de tant de fois où  
nous avons ensemble refait le  
monde.*





J'avais quinze ans, nous étions pauvres, la guerre soufflait encore à nos trousses, toute brasillante. Je m'étais levé à trois heures et demie du matin. En fin juin, parmi les collines, l'horizon se séparait déjà de la terre. Là-bas, au fond de l'Asse, un trait de lumière écartait de leurs étoiles et de leur nuit les sommets de l'Estrop et du Cheval-Blanc. La tour du château imposait son rectangle noir en abyme sur le clair-obscur.

J'avais pris la biasse de mon père, une musette en toile bise qui me battait les flancs. J'étais affublé d'une lévite en jute de sac à farine, confectionnée par l'oncle Désiré, au cours des années noires, à force d'aiguillées de ficelle à matelas. La couleur farine d'indigence qui avait sévi durant toute la guerre, l'oncle en avait aggravé ce surtout de misère en le plongeant dans la Panamose, un ancien produit du commerce, conservé par hasard au fond d'un tiroir.

Ainsi costumé, j'étais gris comme un âne, d'un de ces gris de chair putride tels que j'avais pu les voir sur

les charognes lentement dérivantes lorsque la Durance est à son étiage.

À quatre heures du matin en juin, le monde est une serpillière hydrophile. L'air se respire comme de l'eau, amère, âpre, en une nocive matière qui vous rebute la bouche. C'est une eau de la nuit des temps, qui vient à peine d'être séparée du ciel, qui n'a goût ni de mer ni de rivière ni de fontaine; une eau qui suinte comme de la sueur.

Mes sandales en cuir chromé se désagrégeaient autour de mes pieds. Avec mes oreilles en paravent et mes cheveux qui pendigouillaient jusqu'au menton en galoche, j'aurais été l'image de cette Europe crucifiée dont on nous montrait partout les décombres si l'on avait pu me voir patauger, mais l'on ne pouvait pas me voir : en juin 1945 dans les collines autour de Manosque, à quatre heures du matin, même un enfant pouvait être souverain.

Il n'y avait pas de lyrisme dans mon cas, ni en moi ni autour de moi. Je ne pensais pas, je ne réfléchissais pas, je ne contemplais pas. J'avais simplement en mémoire cette information pour chercheur d'or qui apparaissait dans *La Dépêche des Alpes*, notre journal local, tous les samedis :

« Marius Cases achète les escargots  
et il en donne dix francs par kilo. »

— Les grisets, m'avait dit mon grand-père il y avait bien longtemps, ça *bannèje* sur les ginestes dès quatre heures du matin en juin. À cinq heures, il est déjà trop tard.

Je me hâtais. Pour atteindre les fonds de Sainte-Roustagne, il fallait vingt minutes environ et c'étaient les jours alcyoniens, les plus longs autour du solstice.

Dix francs du kilo ! Au creux de Sainte-Roustagne, là où les vergers d'oliviers ont été abandonnés au sauvage par les bras exténués des hommes anciens, d'énormes genêts — que nous appelons ginestes — ont submergé les arbres, les ont étouffés, mis en sommeil pour des jours meilleurs. C'est un bois creusé de tunnels de verdure agrandis par les chasseurs, les flibustiers de nature qui guettent à l'orée les fruits mûris dans les vergers contigus, les maigres troupeaux qui fouissent la sécheresse endémique, extirpant l'herbe jusqu'aux racines et, par surcroît, les amants aussi qui ont besoin d'entendre, au-dessus de leurs ébats, le murmure du vent. À quinze ans, je me demandais déjà si, plutôt que du visage et de la chair de l'autre, ce ne serait pas le bruit et la caresse de ce vent dont ils se souviendraient à l'heure de leur mort, mais cela ne m'empêchait pas, à genoux dans le chiendent gris, de flairer leurs bauges à la trace d'une improbable odeur.

Sur ces voûtes de verdure, les ronces avaient lancé leurs tentacules, s'étaient ressemées, de sorte que, en symbiose avec les ginestes, elles formaient dans l'aube morne des tunnels aux parois dépenaillées de brumes où bruissaient en foule les grisets avides de rosée.

Est-ce que j'aimais ces matins où, toute couleur confisquée, le coq crie à l'étouffée, la voix claironnante bâillonnée d'humidité ? Je ne sais pas. Le gris du monde s'apparentait à ce papier mou dont l'Henri Gardon enveloppait le café qu'il nous vendait à l'hecto. Si j'avais ce matin-là contemplé du gris perle seulement, j'aurais crié à l'arc-en-ciel. Heureusement le prix affiché des escargots obnubilait en moi toute autre sensation.

L'hermas hirsute déferlait jusqu'au bastidon du Jean Laine, un Manosquin depuis longtemps défunt. C'était une longue ruine triste faite de galets de Durance et que seuls signalaient encore deux murs orbes. Les fenêtres, autrefois, étaient creusées dans les parois écroulées, depuis longtemps transformées en tas de gravats plâtreux où prospéraient deux gros figuiers. Les figuiers sont friands de ruines. Grâce au plâtre des décombres ils deviennent énormes, engri-saillant de leur masse les éboulis compacts qui retournent à la terre, sur les souvenirs engloutis des heu-reuses familles. Toutefois les pans de mur restés debout n'étaient pas tout à fait orbes, deux meurtrières sour-noises, à peine larges d'un travers de main, y étaient pratiquées dans un bloc de calcaire taillé, seul luxe de ce mur de fortune. Ce luxe était partagé par tous les anciens bastidons de Manosque pour permettre au propriétaire de tirer la grive à l'*agachon* depuis la cuisine, le dos chauffé par le poêle et le bol (fumant de café) serré entre les cuisses.

Je souriais à cette idée, et le bruissement allègre des escargots échelant au long des genêts m'emplissait l'âme d'une excitation joyeuse. Engloutir ces êtres vivants un par un dans ma musette pour en faire des kilos à dix francs ne m'émouvait pas ne m'émouvait plus.

Jusqu'à mes dix ans j'avais vécu recroquevillé dans l'horreur sur ma paillasse, à l'idée que quoi qu'il fasse, dès qu'il pose pied à terre, l'homme commence à tuer, plantes, insectes, animaux et qu'il n'a de cesse qu'en dormant ou dès son dernier souffle, mais j'avais décou-vert la pauvreté et cet état m'autorisait à passer outre.

La musette s'alourdissait que je garrottai de temps à autre à l'aide d'une courroie pour brodequins afin de contenir l'élan des gastéropodes vers la liberté. Le jour n'éclatait pas, il suintait. C'était autour de moi l'émergence du monde couche après couche hors de la nuit et dévoilant sournoisement son angoissante beauté comme s'il devait prendre des précautions pour se présenter tel quel devant l'homme.

J'entendis un pas qui roulait sur l'éboulis. Le bruit provenait de la ruine. Il faisait assez clair pour distinguer les formes. À sa dégainée, à sa façon de marcher en se dandinant, je reconnus sans peine notre voisin le boulanger Albert. J'étais contrarié. Je m'enorgueillisais d'être le seul vivant debout, à maintenant quatre heures et demie du matin, et cette présence me portait ombrage. Il allait donc falloir partager la naissance du jour avec le boulanger Albert.

Celui-ci avait presque disparu de mon champ de vision. Adossé au mur de la ruine il trafiquait quelque chose de ses mains, aux prises avec ce que, dans la pénombre, je crus être une sorte de canne. Mais il se formait maintenant autour du profil des montagnes un marécage rose sale qui palpitait jusqu'à la plaine, qui révélait sur la Durance un banc de brume stagnant. Cette pénible éclosion d'un matin hésitant faisait baisser d'un ton le bruissement des escargots sur les ginestes. Le jour se levait comme à regret et dans ses premières lueurs je vis briller derrière le mur orbe le canon d'un fusil. Je ne distinguais ni la tête ni le corps du boulanger Albert mais seulement le canon du fusil qui s'agitait et qui soudain disparut. Alors j'aperçus la moitié du corps de l'Albert et ses maigres fesses.

Autant que je pouvais en juger, moi qui voyais l'un et l'autre côté du mur, il s'était agenouillé parmi les gravats et le canon de son arme était engagé dans le pertuis d'une meurtrière.

Tout en cueillant mes escargots comme des fruits, je me demandais bien un peu ce que l'Albert pouvait vouloir tirer en juin et en braconnant. Les grives avaient migré à des milliers de kilomètres, les levrauts avaient deux mois, on n'avait pas encore lâché les faisans. Mais la chose ne me préoccupait guère. La musette alourdie pesait déjà plus de cinquante francs. Les escargots craintifs commençaient à retraire vers le sol. Le jour à peine ressuyé ne leur convenait plus. Je devais maintenant me baisser pour rattraper le peu qui n'était pas déjà perdu dans les lacs de l'herbe.

J'étais en équilibre précaire, la tête plus basse que le derrière, engrangeant mes derniers grisets lorsque la détonation éclata.

C'est scandaleux l'explosion d'un coup de fusil, à cinq heures du matin, quand même les coqs respectent encore le calme de la nuit. Celle-là était si proche qu'elle me jeta à plat ventre sur l'herbe grise, le nez dans le chiendent.

J'entendis un galop précipité qui roulait dans l'éboulis. Je me redressai. Sous les figuiers parmi les gravats, l'Albert se dératat, escaladant à la va-vite les décombres par où il était arrivé. C'était la première fois de ma vie que je voyais un chasseur ne pas se ruer sur la prise qu'il venait de tirer mais au contraire lui tourner le dos.

La guerre était encore trop proche pour qu'un coup de feu à cinq heures du matin suscitât autre chose

qu'un silence de mort. Elle nous avait enseigné l'impassibilité et l'incuriosité au bruit d'une détonation et à s'éloigner de sa source avec nonchalance et indifférence.

Mais l'odeur de poudre palpitait sous les genêts, familière, rassurante, évoquant l'automne et les rôties sur les braises. J'étais friand d'essayer de savoir quel gibier l'Albert avait bien pu manquer, sinon il n'aurait pas quitté les lieux sans aller ramasser sa proie.

Mon grand-père avait raison : les escargots avaient tous disparu en un clin d'œil depuis que le jour était né et, si je n'avais pas serré solidement la ficelle qui fermait la braise de mon père, tous ceux que celle-ci contenait auraient fui vers les entrelacs de racines où ils se terraient le jour durant. Allons, il était temps de rentrer. J'étais transformé en serpillière molle imbibée de rosée comme la mousse des versants nord et j'avais pour soixante francs d'escargots dans ma musette. Ils étaient lourds, ils grésillaient de bave. Il était temps de s'en défaire car je commençais à penser à eux comme à des êtres vivants et à avoir envie de les éparpiller dans l'herbe. Ce sont des idées qui traversent parfois la pensée des enfants pauvres et auxquelles ils doivent résister s'ils veulent survivre.

Je me jetai en courant dans le tracé du sentier, impatient d'atteindre la ville où enfin les escargots de ma récolte ne seraient plus que viande marchande.

J'étais véloce et équilibré dans ma course, ayant toujours été court sur pattes. Le sentier, bien tracé, tournait à la corne d'un bosquet d'yeuses. C'est là que, sortant de l'ombre des arbres, je vis un pied solide qui me barrait la route.

C'était un pied tout droit dressé dont la pointe visait le ciel. C'était un pied bourgeois, correctement chaussé. Les chaussettes qui débordaient étaient elles-mêmes choisies et probablement d'un choix mûrement pourpensé. Un seul pied, une seule jambe : l'autre était repliée sur elle-même et le second pied était coincé sous la cuisse. C'était un long corps noir immobile vêtu d'un long imperméable couleur suie comme en portent les ecclésiastiques mais ça n'en était pas un. Le chapeau, noir lui aussi et au large bord plat avait roulé sur la pente à l'envers, ridicule et inoffensif. Si je précise inoffensif, c'est parce que cette sorte de chapeau, depuis quelques années, était toujours portée par des êtres effrayants, au rire éteint, et qui nous méprisaient et nous opprimaient. En présence de ces chapeaux et sans même savoir qui était dessous, nous autres les petits, nous serrions peureusement les fesses. Il ne nous importait pas de savoir quelles changeantes têtes dominatrices coiffaient ces couvre-chefs, quelles qu'elles fussent, il fallait les craindre et nous ne nous en privions pas.

Ce chapeau perdu découvrait la face d'un homme mort. C'était le capitaine Patrocle, un résistant de la première heure qui nous écrasait sous son patriotisme intransigeant. En sa présence, nous filions doux, nous nous sentions coupables de toutes les lâchetés pour n'avoir pas été aussi héroïques que lui. Même moi, un enfant, je faisais devant lui mon examen de conscience.

Il était maintenant en civil mais, même ainsi et même mort, il arracha à mon apathie craintive un garde-à-vous roide de peur que je conservai plusieurs secondes durant.



Ce n'était pas tant le cadavre qui m'effrayait, c'était de mesurer la distance entre ce qu'il avait été de son vivant et ce qu'il devenait sous mes yeux. C'était donc ça le gibier de l'Albert, et je comprenais maintenant pourquoi il ne s'était pas précipité pour le ramasser : monsieur Patrocle que tout le monde appelait capitaine.

Il aurait dû choir le corps en avant comme tout bon combattant tué à l'ennemi, mais le hasard facétieux avait placé un obstacle sur ce sentier peu fréquenté : une grosse branche de genêt qu'il était en train d'écarter quand il avait été foudroyé.

Ce hasard me concernait aussi, car s'il était tombé la face contre terre je n'aurais jamais eu ni la force ni le front de le retourner pour l'identifier, mais la branche sur laquelle il pesait pour l'écarter de sa route à l'instant de sa mort s'était immédiatement rebellée dès qu'il avait été sans force. Elle l'avait balayé, elle l'avait projeté en arrière, de sorte qu'il gisait maintenant, les yeux grands ouverts, le visage couvert de sang dont la décharge de chevrotines avait effacé la beauté. Il avait notamment le plus impertinent des nez aquilins et je le lui avais longtemps envié. Il était immense, la tête plus bas que le corps comme le commandait la pente accentuée du sentier.

Sauf ma grand-mère sur son lit de mort (et elle avait toujours ses beaux cheveux blonds, pas un n'était gris), je n'avais jamais vu de cadavre. Celui-ci était propre et net, et même un léger parfum de lotion flottait autour de lui que commençait à dominer l'odeur fécale du corps inerte et sans défense contre la physiologie du décès. Une mouche alerte autour de cette aubaine s'élançait déjà à la curée.

C'était donc le capitaine Patrocle que l'Albert venait d'assassiner en mon anonyme présence. Cet acte scandaleux ne changeait rien aux variations de l'aube. Le volume des chants d'oiseaux ramageant au matin n'avait été interrompu qu'au moment de la détonation puis il avait repris, doux, tendre, joyeux.

S'il fallait s'arrêter à un coup de fusil... Nous sortions d'un temps où, quand on en entendait un, il valait mieux paraître sourd que s'exclamer et se précipiter. Longtemps encore confrontés à une détonation messagère de la mort, nous conservions en conscience cette impassibilité de marbre.

Il se passerait de longues heures, peut-être un jour ou deux, par cet été torride, sans que nul ne s'aventurât en ces parages. Des deux fermes à l'abri au creux du vallon, on pouvait être assuré que nul ne viendrait en éclaireur pour s'enquérir des suites de l'affaire.

J'étais seul tout mon saoul devant ce Patrocle mort. J'étais déjà secret, dissimulé, maître de moi. C'est à ce parfait sang-froid que les humbles doivent quelquefois de survivre.

Mes yeux erraient sur la dépouille de cet homme sous le regard duquel, quand il était vivant, je détournais la tête comme un coupable si je le rencontrais.

Je dis à haute voix :

— Mais qu'est-ce qu'il pouvait bien venir foutre, à cinq heures du matin, devant le bastidon du Jean Laine ?

Tout était vide de présence. Rien ne risquait de me répondre, ni homme ni objet. Dans un dolent pin parasol au feuillage inaccessible chantait le vent du matin en murmure soyeux et chez les Grec, fermiers du voisinage, un coq s'époumonait en vain parmi son parquet de

poules. Seul vacarme dans ma musette, le bruit outragé des escargots qui bouillonnaient leur bave, ivres de liberté perdue. Il convenait de les porter chez Cases au plus vite avant qu'ils aient défoncé la toile bise (car nul n'imagine la force explosive d'un millier d'escargots).

Mais le cadavre me retenait comme un aimant. J'étais cloué au sol. Il est rare qu'un misérable puisse s'appesantir sur la fragilité des grands. D'ordinaire on apprend leur décès par la rumeur. On ne les voit jamais morts qu'en majesté, soit embaumés soit en effigie. Or moi, j'avais le privilège d'en observer un sans partage dans son dénuement.

Le soleil n'était pas levé et l'aube de juin était froide. La rosée, très abondante, avait la couleur du givre. La nature ne tranchait pas encore avec la teinte blafarde de ce mort désormais fermé sur la splendeur de la naissance du jour que moi je contemplais.

Ainsi cette dépouille désarticulée sur ce sentier sec était empreinte d'un certain ridicule qui déjà aurait dû m'inspirer la pitié, mais le bruit qu'elle avait fait de son vivant était encore trop éclatant pour cesser tout de suite dans mon âme. Ce n'était pas un cadavre encore que j'examinais avec avidité, c'était le capitaine Patrocle que j'avais vu surgir les armes à la main, ce beau jour d'août où les clandestins s'étaient dépêtrés de l'ombre. Ce n'était pas si loin, un an à peine. Ils avaient des visages si implacables et si avides qu'on doutait tout de suite et pour longtemps que notre vie, par leur action préservée, en serait de beaucoup meilleure. C'est du moins ce que je me disais alors dans ma cervelle d'enfant pauvre mais je me gardais de partager avec quiconque cette opinion sacrilège.

Enfin, il était là, il était mort. Il me fallait agir en quelque sens que ce soit puisque le hasard m'avait chargé les bras du poids de ce cadavre.

Je me mis à tourner autour de lui, lentement, réfléchissant à ce qu'il convenait de faire. Je revoyais s'enfuir dans le crépuscule l'Albert furtif et malingre qui venait d'abattre ce colosse. Si j'avais été normal, ordinaire, j'aurais dû être épouvanté, j'aurais dû éprouver contre cet assassin une répulsion spontanée, mais je n'étais pas spontané, ce meurtre n'avait ouvert dans ma conscience qu'un vaste champ d'investigation où il convenait de s'avancer avec prudence, et c'est pourquoi lentement je faisais le tour de cette dépouille mortelle sur laquelle, au col de l'imperméable, un insecte interdit venait déjà de se poser, les élytres interrogatifs auscultant le néant.

C'est en suivant l'hésitante marche de cet insecte sur cet univers inconnu de lui, un col d'imperméable, que je vis luire sous le coupe-vent, dans l'entrebâillement d'un veston dérangé, la patine d'un cordouan qui brillait comme un meuble. Entraîné à l'envers à cause de l'inclinaison accentuée du cadavre, l'objet s'était extirpé aux trois quarts de la contre-poche bâillante. C'était un portefeuille à n'en pas douter.

Posséder un portefeuille me paraissait le comble du confort. Je n'en avais jamais eu, pas même un portemonnaie. D'après moi, celui qui possédait un portefeuille ne pouvait avoir l'âme tourmentée. Mon père m'enseignait qu'on ne touche pas au portefeuille d'autrui et encore moins si on en trouve un sur la voie publique. On le rapporte alors, fermé et intact, aux autorités qui ont pouvoir de l'ouvrir.



À Manosque, Pierrot, 15 ans, part à l'aube cueillir des escargots dans les collines. Il entend un coup de feu. Nous sommes en 1945, des coups de feu Pierrot en a entendu beaucoup au cours des années précédentes. Il pense que son voisin, le boulanger, qu'il voit s'enfuir de la ruine où il se cachait, vient de braconner quelque faisan, mais, sa cueillette achevée, il se heurte au cadavre d'un personnage considérable. C'est le capitaine Patrocle, un héros de la Résistance. Quelque chose est en train de glisser du portefeuille du mort : c'est une lettre sur papier bleu qui est la clé du mystère. Pierrot s'en empare et remet le portefeuille en place. Dès lors il ne va plus vivre que dans la crainte d'être dépossédé de cette lettre qu'il a glissée dans son béret. Ce béret qui à la fin fera éclater la tragédie.

Photo de couverture D.R.



B 24826.0  1.99  
ISBN 2.207.24826.7  
110 FF TTC

Extrait de la publication